

DU MÊME AUTEUR

- Illusions d'automne.
- Sur le chemin des platanes.
- Lumière d'automne.
- Il pleut à Verdun.
- L'homme paisible.
- Le désert vert.
- L'été s'est terminé hier.
- Poussière de Carnac.

CHARLES LECHESNIER

**ET ALAIN Z. KAN DISPARUT DANS
LE BROUILLARD**

Récit

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

© Charles Lechesnier, 2019

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

NOTE AU LECTEUR

Figurent en italique des chansons interprétées par Alain Z. Kan, ainsi que le nom des albums dont sont issus ces titres :

Pas si facile est extrait de son album *Et Gary Cooper s'éloigna dans le désert* (1975) – Les disques Motors.

Ma solitude, *Orphélie*, *Speed my Speed* et *Les blouses blanches* figurent dans son album *Heureusement en France on ne se drogue pas* (1976) – Les disques Motors.

Le Charter figure dans son album *What ever happened to Alain Z. Kan* (1979) – Polydor Records.

Schwartz Market est issu de son album *Parfums de nuit* (1986) – AZK 1.

Killer man est une chanson qu'il interpréta avec le groupe *Gazoline* dont il fut le fondateur (1977-1979).

Mon père (1964), *Star ou rien* (1973) sont des chansons qui firent l'objet d'une édition en 45 tours.

L'enfant veuf est une œuvre littéraire inachevée d'Alain Z. Kan

« Je n'appartiens pas à la même planète
que vous. La mienne est belle »

Alain Z. Kan – extrait de sa chanson *Ma
solitude*

***14 avril 1990 – Paris quartier Châtelet –
15h***

Tu demeures. Tu demeures impassible. Tu demeures impassible alors que le vent d'avril fouette ton visage pelé. L'air parisien, mêlé aux vicissitudes de l'asphalte exaltant une forte odeur de carbone, bouscule ta chevelure brunâtre. Une chevelure qui se dresse aussi bien dans le vent que dans l'aridité des périodes estivales. Le printemps peine à imposer sa brûlure sur les regards encore marqués par la froideur âpre de l'hiver même si celui-ci agonise de plus en plus. Tu demeures impassible durant cinq bonnes minutes. Tu contemples la foule autour de toi. Nul ne connaît ton identité. Chacun a déjà

oublié ton appellation. Le nom d'Alain Z. Kan ne signifie plus rien pour l'esprit porté vers de simples distractions. Ton beau-frère aurait été encerclé par une foule d'admirateurs, contraint d'apposer son nom « Christophe » sur une feuille. Ici nul ne te demande pareille chose. Tu ne signes pas d'autographes. Tu te contenteras aujourd'hui de saluer Paris pour la dernière fois avant d'emprunter le métro pour une destination autre que celle qui est tienne habituellement. Paris ne sera plus qu'un lointain souvenir. Une ville qui te vit naître et qui te mena vers *l'Alcazar*. C'est au sein de *l'Alcazar* que tu appris à transpercer le voile clair qui étouffait ta parole et ton iris. Paris ouvrit tes yeux. Paris te porta vers une gloire éphémère. Paris oubliera ton nom dans quelques minutes. Le nom d'Alain Z. Kan ne sera plus qu'une brume. C'est ce que tu veux. C'est ce que tu désires. Tu ne recherches point la gloire facile. Tu ne te mis nullement en quête d'une lumière brûlante pour balbutier des sentiments factices. Lorsque se fit *Gazoline*, tu savais que ton chemin se fracasserait sur un mur. Il est devant toi ce mur. Avant d'aller contre lui, tu profites d'un instant de tranquillité. Tu dois saluer Hubert qui insiste pour

t'accompagner jusqu'au quai de la station Châtelet. Là où tu devras prendre le métro qui te mène habituellement à la Gare de Lyon, à proximité de laquelle se situe ton domicile. Hubert vient à ta rencontre. Il semble si loin.

Tu erres. Tu erres longuement sur le pavé parisien. Tu erres au cœur de la nuit parisienne, à la merci d'une tragédie encore impensable lorsque tu commenças à jeter tes premiers murmures non loin du Champ de Mars. Tu songes au Champ de Mars dans ce naguère qui portait encore les marques des années tuméfiées. Tuméfié, ton visage ne l'était pas. Il l'est désormais. Tuméfié pour avoir abondamment respiré les fleurs du mal. Un mal que n'aurait point renié Charles Baudelaire. Tuméfié pour avoir transpercé ton épiderme afin de laisser couler la liqueur blanche qui noya Pierre Wolfsohn plusieurs années plus tôt. Bien que Pierre fût figé à jamais sur son macadam, tu poursuivis sans crainte ton périple à travers les désirs artificiels qui ne sont que brûlures. Peu importe si

ce qui se fait devant toi fracassera ta voix ou disloquera ton regard. Désormais ton errance claudiquera.

La tragédie te guette. Elle hèle ton nom. Elle a choisi ton destin. Tu persisteras à dire que c'est toi seul qui as traversé le brouillard de ta vie pour lui demander sa main.

Tu continues d'errer alors qu'il pleut des mots qui s'apprêtent à se laisser envahir par quelques *Parfums de nuit*. Le château d'Hérouville semble loin. Tu l'atteindras bientôt pour lancer ton cri à travers les notes de Laurent Sinclair. Tu erres encore à travers le brouillard de ton existence qui vacille. C'est ce que tu chanteras : une existence qui est à la merci d'un fleuve putréfié. Le disque ultime qui sortira de tes entrailles portera la putréfaction.

Tu ne te retournes pas lorsqu'une voix t'interpelle.

« Alain ! » lance-t-elle.

Tu restes indifférent à ses appels. Tu ne lui accorde point ton attention même lorsque

la lettre Z est unie à ton prénom. Tu te gardes de regarder cette voix et de venir à sa rencontre. Tu estimes qu'être au contact de ton épiderme transmet le vide, la mort ou encore la douleur.

Sur ton précédent disque fut gravé « *Whatever happened to Alain Z. Kan* ». Rien ne t'est arrivé. Tu n'as fait que te détourner du lourd fardeau des convenances.

Paris respire la brûlante froideur à laquelle
s'habituent ceux qui usent de la plume trem-
pée dans du soufre.

Aride. Cette soif est aride. Cette soif te tennaille. Cette soif laboure ton palais et lacère ta voix. Tu la chantes. Tu l'expectores. Tu la figes sur un disque. Tu achèves cette voix agonisante par un cri sauvage déchirant le silence de la nuit parisienne. Le cri se conclut par un trépas. Un trépas que tu ne nommes point bien qu'il s'agisse du tient.

« Maquiller ! » hurles-tu.

« Maquiller » dis-tu encore à ceux qui ne comprennent pas ton agonie. *Schwartz Market* est jugé terrifiant par ceux qui l'écoutent. Ils ne comprennent pas cette chanson qui s'apparente à un requiem. Ils sont nombreux à penser qu'Alain Z. Kan est tombé dans les

affaires de la folie. Ils prétendent que tu ne sais plus où tu te diriges. Ils se trompent. Tu sais où va Alain Z. Kan. Tu sais ce que contemple ton iris. Ce sont eux les marginaux. Ceux-là qui allument un cierge et qui hurlent pour le rétablissement de la potence. Peu importe s'ils ne comprennent pas ta chanson. Tu graves ce dernier cri sur un cercle obscur qui ne subira pas les vociférations de ceux qui s'arrogent le droit d'établir ce qui est vertu. *Parfums de nuit* est aride. *Parfums de nuit* ne sera point vilipendé. Il sera ignoré.

***1976 - Heureusement en France on ne se
drogue pas***

Confronté aux incertitudes de l'époque, tu ouvres la porte d'un paradis mortel qui mènera ta personne jusqu'au quai d'une station de métro poussiéreuse au sein de laquelle ton iris se décomposera.

Malgré un début de notoriété, tu ressens l'envie d'enflammer tes souvenirs pour te disperser corps et âme. Déjà, les vapeurs de la putréfaction jaillissent de tes cris marqués sur des feuilles de braise. Désormais, chaque feuille brûlera. Chaque page comportera une brûlure. Une brûlure que n'auraient nullement reniée Antonin Artaud, Léo Ferré ou encore Armand Robin. C'est une odeur de

soufre qui ressort de tes brûlures. Une odeur qui se dégageait de tes lèvres avant que tu quittasses *l'Alcazar*.

Après avoir aperçu Gary Cooper s'enfoncer dans le désert, tu t'affales sur une terre au milieu de laquelle se vautre une ample poussière blanche. Tu as beau hurler dans *Ma solitude*, c'est *Speed my speed* qui achève tes dernières illusions. Désormais, tu crieras pour que le néant vienne à ta rencontre. N'est-ce pas ce que tu souhaites ?

Solitude est le cri qui taraudera ton âme avant que tu ne rejoignes le couloir âpre du métro Châtelet. *Solitude* est ce que tu recherches, estimant être incompris par l'époque. *Solitude* est une marche que tu gravis de plus en plus. *Solitude* est une rougeur de plus à graver sur ton torse, lequel renonça quelques années plus tôt à l'innocence. *Solitude* est un bleu qui touche ton visage dépucelé et ton inquiétante chevelure. *Solitude*, comme l'époque amère reflétée par ton iris.

Encore un disque qui restera muet. Encore une incertitude qui ne parviendra pas aux

oreilles des âmes s'offusquant pour une parole déterrée. Arthur Rimbaud et Paul Verlaine se couchent sur tes désillusions. La malédiction qui accompagne le couple maudit est en toi dorénavant. C'est avec l'appellation « L'enfant maudit du rock » que l'on te recevra. Certains se prosternent avec dévotion devant ta personne. D'autres s'en détournent déjà.

Le vent qui frappe ton visage ne se nomme pas violence. Il n'est qu'une écorchure de plus qui se pose sur tes épaules. Elles reçoivent sporadiquement le soutien de quelques êtres attentionnés. Bien que brutalisées par des tornades peu bienveillantes, tes épaules continuent de recevoir la caresse des vides qui assimilent des poèmes qu'Armand Robin aurait écrits au soir d'un pugilat dégageant une odeur d'alcool moisi. Les poèmes que tu unis à la feuille avant de les chanter parlent souvent d'une moisissure étrange que d'autres s'abstiennent de citer.

Tu parles des *Blouses Blanches*, ce soir-là à Annecy. Une atmosphère froide couvre le lieu. Ce lieu est un bleu qui ne porte pas l'espérance. Tu ne chantes point l'espérance. Tu chantes un déchirement. Un déchirement de l'âme. Un déchirement des certitudes. Un déchirement des paupières. Un déchirement de la folie. La folie aussi se déchire. Elle se cache derrière le voile de la sagesse. Tu domptes cette folie au moyen d'un *Charter* qui s'écrasa naguère sur le ciel. Tu ressuscites incessamment ce *Charter*, comme Édith Piaf qui vit des hommes arborant une Blouse Blanche, lesquels crurent vaincre une voix féminine hurlant qu'elle dispose de toute sa raison.

Ce soir-là à Annecy, tu pousses tes habituels hurlements. Qu'il est lointain ce naguère lors duquel tu portais l'innocence sur tes frêles épaules. Vêtu d'une casquette, d'un blouson en cuir et d'une paire de bottes, tu déambules ici et là, micro en main, séduisant quelques cris juvéniles avides de déchirure.

Ce soir-là, Annecy contemple d'autres scènes. Seule la jeunesse perdue sous une litanie de promesses factices te regarde. Une jeunesse qui prend le pas sur celle qui te vit déclamer quelques hymnes respirant l'hallucinogène durant les années fissurées de *Gazoline*. *Gazoline* n'est plus. Ce sont tes outrances que l'on gardera au fond d'un iris.

Ce soir-là, Annecy reprend goût à la respiration en l'espace d'une soirée qui tombera dans l'oubli. Pourtant, ceux qui te contemplent n'oublieront jamais ta voix qui porte toutes les aspirations d'une jeunesse qui se complaît dans le nihilisme. L'étoile du soir brille pour la dernière fois dans cette salle. Tu sais que la réalité parviendra toujours à s'agripper à ta gorge. C'est ce que tu voulais. C'est ce que tu veux. *Les Blouses Blanches* ne seront plus qu'un souvenir.

Le piano qui suit péniblement ta voix se
laisse déjà courtiser par cette toujours très-
proche Édith Piaf.

1988 – Genève

Le cri muet de ton géniteur parvient à ton écoute durant ton périple à Genève. Tu apprends que celui qui laissa une semence en ta génitrice avait cessé d'aspirer la raideur du temps. L'homme qui avait disparu corps et âme avant que tes paupières s'ouvrissent n'est plus. Ainsi prend fin ta quête. Une longue quête qui aboutit à une vérité qui était écrite sur la façade du ciel. Une vérité que tu ne voulais point connaître au début mais qui brûla ton âme lorsque tu chantas *Mon père*. Bien avant que tu apprisses les rudiments du chant, la quête du géniteur se fit à travers les canaux de ton cœur. Un cœur transpirant des larmes retenues par tes paupières. Une litanie